

Bureau de dépôt:  
BRUXELLES X  
N° de client  
P912345

# ORGANISE-TOI

UN JOURNAL DE LA JEUNESSE ORGANISÉE & COMBATIVE  
TRIMESTRIEL N°17 - DÉCEMBRE 2024



## COMMENT ON AGIT ?

Nous sommes une organisation de jeunesse engagée, non liée à un parti politique, qui se veut antisexiste, antiraciste et anticapitaliste.

Nous nous organisons par groupe selon la région ou les affinités. Nous fonctionnons de manière démocratique et horizontale : tout le monde s'exprime et participe aux décisions !

Nous décidons ensemble des campagnes à mener, nous mobilisons autour de nous et menons des actions sur le terrain pour nous libérer de toute forme d'oppression.

Nous développons des alternatives et des projets pour changer les choses ici et maintenant.

Nous luttons pour une société égalitaire, juste et solidaire.

## CE QUE L'ON FAIT ?

Afin de ne pas rester isolé·e·s, on se réunit pour discuter et réfléchir sur les situations que nous vivons, pour décrypter l'actualité et le monde qui nous entoure.

Nous organisons des discussions, des cinés-débats, des soirées, des formations, etc.

Nous travaillons sur diverses thématiques et luttes telles que :

- les luttes queer,
- les luttes féministes,
- le droit au logement,
- les luttes anti-raciste,
- les droits des personnes sans-papiers,
- l'accès démocratique et inclusif au sport et à la culture,
- les luttes sociales,
  
- les luttes écologiques.

## CE QUE L'ON VEUT ?

Nous voulons vivre dans une société où tout le monde peut circuler librement, où chacun·e a droit à un logement digne, à un revenu, à une formation accessible, à un futur.

Nous voulons une démocratie réelle où les prises de décisions sont collectives et où chacun·e a son mot à dire.

Nous voulons contrôler nos vies, acquérir notre autonomie et nous émanciper de la logique marchande qui nous réduit à des consommateurs·trices et des travailleurs·euses.

Nous sommes convaincu·e·s qu'un autre monde est nécessaire, nous sommes déterminé·e·s à tout mettre en œuvre pour le réaliser.

## DANS CE NUMÉRO

Comment expliquer la montée de l'extrême-droite en Europe ?

5

Est-ce que je me sens Africain ?

11

BD anti-coloniale

15





# Comment expliquer la montée de l'extrême-droite en Europe

Table-ronde avec des membres de l'AFA (Autonomous Antifascist Coalition), de FAR (Front Antifasciste Révolutionnaire), de Stand up Coalition, de la CAB, du Front Antifa de Liège, de Potere al Popolo, et de la JOC Bruxelles

Reléguée aux marges du débat politique, l'extrême droite semble de toute évidence revenir sur le devant de la scène politique européenne, avec un regain d'attention médiatique qu'on n'aurait plus cru possible depuis la fin du nazisme d'Hitler et du fascisme de Mussolini. Le glissement à droite de l'Europe ne fait plus aucun doute aux vues des dernières élections européennes. Cette montée des extrêmes droites représente-t-elle l'héritage du fascisme européen de l'entre-deux-guerre ? Ou alors les prémises d'une forme politique inédite, aboutissement des politiques néolibérales et d'une montée en puissance des inégalités ?



© JOC - Marche contre les centres fermés à Jumet - 2024

**De nombreux termes tels que « néofascisme », « post-fascisme », « droite radicale », ... ont vu le jour pour caractériser les mouvements d'extrême droite.**

**Cette prolifération de terminologies témoigne d'un glissement à droite ainsi que de la multiplication de mouvements politiques associés au « fascisme ». Cependant, elle a également contribué à rendre plus difficile la compréhension de cette sphère politique. Que recouvre véritablement cette utilisation du terme « fascisme » dans le débat public et politique ? Répondre à la question « peut-on parler d'un retour du fascisme en Europe ? » semble complexe.**

**Nous nous sommes entretenus avec plusieurs associations antifascistes pour débattre de ces questions.**

**Selon vous, quels sont les causes de la montée de l'extrême droite en Europe ?**

— **Luc du Front Antifa de Liège :**  
Tout d'abord, il y a eu différents grands basculements dans les années 80, parmi lesquels la chute du mur de Berlin et la fin de l'URSS, qui, malgré ses nombreux travers, offrait un autre

récit que celui de la démocratie libérale et de l'économie capitaliste. On a également pris conscience des limites planétaires avec le **rapport Meadows**. C'est aussi le début de la fin de l'hégémonie occidentale ou du consensus d'après-guerre.

**Nous assistons doucement à une crise de l'imaginaire, liée à cette perte d'élan et d'espoir qui était l'un des principaux moteurs des luttes.**

Malgré cela, les vingt premières années de ce siècle ont représenté une grande période de vastes mobilisations sociales à travers le monde, comme **le Printemps Arabe** et **le mouvement des Indignés**. La vague de répression qui s'en est suivie a été immense et continue de nous affecter aujourd'hui. Cela a également marqué un renforcement des forces bourgeoises et des forces de l'État, se traduisant par un retour au nationalisme et à la souveraineté. Il faut peut-être aussi considérer tout ce que nous vivons ces dernières années comme une réponse à cet élan de contestation mondiale.

— **Camille de la CAB et Stand Up Coalition :**

On voit que l'imaginaire contestataire a été repris par l'extrême droite, et que les idéologies d'extrême droite qui s'étaient tassées à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, sont réapparues notamment grâce à la compromission des élites journalistiques et politiques qui acceptent de laisser passer ces discours.

Un exemple qu'on cite souvent, c'est celui de Jean-Marie Le Pen autorisé

à revenir à la TV par une décision de François Mitterrand. Tout un ensemble de leaders de droite vont alors reprendre les éléments d'extrême droite tels que Viktor Orbán, Silvio Berlusconi, Nicolas Sarkozy, etc. Ils viennent de la droite et c'est eux qui vont permettre aux idées d'extrême droite de se réaffirmer dans l'espace politique et public.

**La résurgence de l'extrême droite n'est pas seulement liée aux personnes étiquetées « extrême droite », mais est également due à la possibilité de circulation de leurs idées dans tout le champ politique et médiatique.**

— **Victor de AFA et FAR :**

On se retrouve surtout dans une situation marquée par plusieurs crises : crise financière, crise de l'empire occidental, crise écologique, ainsi qu'une crise du patriarcat. C'est pour ça qu'on voit la montée de ces forces réactionnaires qui, justement, sont là pour défendre ce système mis à mal.

« L'extrême droite, et par extension le fascisme, est un mécanisme de défense du capitalisme et de l'empire occidental qui va déferler de la violence étatique. »



## Peut-on dire que cette montée de l'extrême droite témoigne d'un retour du fascisme ?

### — Pietro de Potere al Popolo :

Aujourd'hui, je pense qu'en Europe nous ne connaissons pas de fascisme comme nous l'avons vécu par le passé. **Souvent à gauche, nous mettons trop vite l'étiquette de « fascisme » sur les organisations de droite.** Il faut bien distinguer toute la panoplie de méthodes et de techniques qui distinguent le fascisme et l'extrême droite.

La situation n'est pas la même. Aujourd'hui, nous n'avons pas de plan d'insurrection en Europe. La classe dominante n'est pas dans la nécessité d'utiliser la carte du fascisme pour casser les soulèvements sociaux puisque le capitalisme n'est pas en péril de perdre son hégémonie. Il n'y a pas de véritable alliance de la gauche ou de soulèvement populaire prêt à mettre à mal le système.

Je pense que nous sommes plus dans une phase d'un **libéralisme autoritaire**. C'est pour ça que Georges-Louis Boucher met en place ce type de politique, comme Giorgia Meloni en Italie. Ça veut dire des gouvernements de droite pure qui vont être très durs sur tous les droits civiques, les droits de grève et les syndicats.

### — Victor :

Je n'aime pas l'idée de figer le fascisme dans un passé avec la fin de Mussolini. Je crois que ça nie la capacité de changement d'une idéologie. Aujourd'hui, on n'est plus dans ce contexte d'après-guerre. Comme le souligne Pietro, il n'y a pas d'autres idéologies qui menacent de renverser le capital, un vent révolutionnaire en Europe. En revanche, nous sommes à la fin d'un empire triomphant.

Le fascisme des années 30 a pris essor pendant la compétition de plusieurs empires européens qui se battaient pour être l'empire triomphant. Aujourd'hui, nous connaissons la fin de l'hégémonie de l'empire occidental. C'est pourquoi, selon moi,

le néolibéralisme autoritaire est la nouvelle forme du fascisme.

Par exemple, nous pouvons le voir de plus en plus chez Javier Milei avec sa dictature ultra militarisée, machiste, conquérante, d'idéalisation d'un passé glorieux, et qui vit à 100 % dans le néolibéralisme où les entreprises adhèrent à toutes les doctrines de l'empire américain en termes d'économie.

**On n'est plus dans un fascisme historique mais il y a beaucoup de dynamiques qui reprennent ces idées.**

En étudiant à Leuven, j'ai pu voir à quel point l'université génère de nombreuses personnalités de l'extrême droite. Le codex de cantus que toutes les associations étudiantes de Leuven chantent est celui du *Katholiek Vlaams Hoogstudentenverbond (KVHV)*, l'organisation étudiante d'extrême droite par excellence en Belgique. Tous les Tom Van Grieken, Bart De Wever, Jan Jambon viennent d'organisations étudiantes d'extrême droite comme la *Nationalistische Studentenvereniging (NSV)* et *De Vlaamse Vereniging van Studenten (VVS)* qui sont en contact direct avec *Blood and Honor*, un groupe néo-nazi.

Si on laisse en Wallonie, cette petite élite d'extrême droite prendre une place dans les universités, influencer les professeurs, tout ça aidé par un gouvernement de droite, on risque de connaître la même situation que la Flandre.

### — Julie de AFA :

J'ai du mal à dissocier le libéralisme autoritaire du fascisme parce qu'il vient puiser ces idéologies dans des idées fascistes, en créant de nouvelles frontières internes au pays et dans différentes classes sociales minorisées.

Aujourd'hui, je trouve qu'il s'appuie davantage sur une idéologie de suprématie blanche pour promettre une solution au déclassement des classes populaires, en misant sur des promesses d'amélioration économique et sociale.

On place trop souvent le fascisme historique comme une sorte de référence sur ce qu'est le « vrai » fascisme de sorte qu'il devient difficile de nommer « fascisme » ce qui se passe aujourd'hui. En agissant de cette manière, le rapport de force est biaisé parce qu'on ne peut pas se poser dignement face au pouvoir en place qui, lui-même, ne se revendique fasciste alors que dans les faits, il mène des politiques fascistes ou, du moins, s'inspire de rapports fascistes.



© JOC - Marche contre le racisme à La Louvière - 2024

« Pour moi, le libéralisme autoritaire est le fascisme moderne. En cela, il banalise des faits de violence fasciste. »

## Est-ce qu'on peut dire que le néolibéralisme a permis aux idées de l'extrême droite de proliférer ?

### — Thibaut de AFA et FAR :

Je pense que la percée de l'extrême droite est visible et fonctionne parce qu'elle joue sur tous les codes qui pourraient la montrer comme une force antisystème, là où en face, on n'a plus aucun parti - ni traditionnel ni de gauche - qui ont un réel discours antisystème, de totale rupture avec le capitalisme. L'extrême droite, même si elle ne rompt pas avec le capitalisme, a un discours populiste faussement social, toujours destiné aux populations blanches puisque leurs idées restent gangrenées par le racisme. Par conséquent, **elle apparaît comme la seule force antisystème aux yeux de toute une franche de la population qui se sent déclassée**, ceux qu'on pourrait appeler les perdants de la mondialisation.

### — Victor :

Le néolibéralisme a fait exactement ce qu'il voulait faire : Il n'a pas redistribué l'argent à tout le monde, il a entretenu le jeu de la compétition libre, soutenu par l'Etat.

Si les élites et le capital se tournent contre les personnes racisées, les immigrés, c'est parce qu'ils craignent de perdre le contrôle qu'ils avaient sur

ces populations qui vivaient dans la précarité.

La classe moyenne actuelle est devenue une classe moyenne justement grâce à l'arrivée de ces immigrés, mais cette même classe moyenne craint maintenant de perdre sa position de supériorité dans la société.

Pour moi, il y a une continuité qui est très claire dans ces lignes politiques.

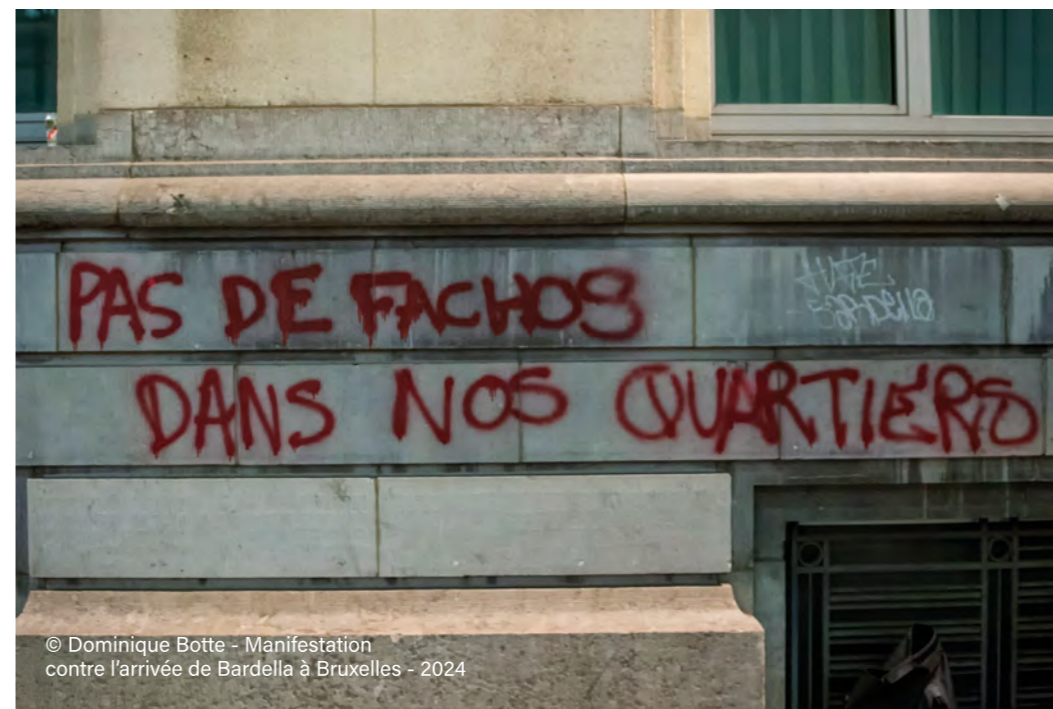
**Le capitalisme génère le fascisme. Il est son mécanisme de défense. Lorsque le capitalisme se trouve dans une situation de crise, il fait appel au fascisme.**

### — Pietro :

Je dirai même que lorsque le capitalisme est mis en danger par une autre force sociale qui est capable de pointer du doigt le système alors à ce moment-là, le fascisme intervient.

Je fais une petite connexion avec l'histoire de l'Italie et le programme *di San Sepolcro*. C'est le premier programme de réformes politiques et sociales que le fascisme italien a produit en 1919. À l'époque c'était incroyable ce qu'ils proposaient : suffrage universel, l'âge électoral à 18 ans et à 25 ans pour le Sénat, vote pour les femmes, salaire minimum, nationalisation de l'industrie et pension à 55 ans. Ils proposaient un programme que les partis traditionnels ou la gauche ne proposaient pas.

**Ils ont repris des idées de gauche et les ont transformées dans un processus de droite.**



© Dominique Botte - Manifestation contre l'arrivée de Bardella à Bruxelles - 2024

L'Italie avait ses usines sous occupation, des terres étaient occupées par les paysans et le pays connaissait une véritable révolte de la classe travailleuse envers le système. C'est à cette période que le capitalisme a été obligé de perdre une partie de son hégémonie sur la société pour utiliser les organisations fascistes et casser la colonne vertébrale du mouvement ouvrier.

C'est bien cela la caractéristique principale du fascisme, c'est d'être un **outil du grand capital**, mais surtout de détruire ceux qui essayent de lever la tête.

On doit donc être beaucoup plus attentifs pour être capables de voir la base matérielle qui amène des couches de la société à penser que l'extrême droite a raison. On doit quand même reconnaître qu'il y a un problème de *dumping social*, qu'il y a une attaque sur les salaires, et que la classe dominante utilise la migration pour diminuer le pouvoir d'achat de tous les travailleurs, ce qui crée un potentiel sentiment anti-migrant. L'extrême droite dit malheureusement tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas et que la gauche craint de dire parce qu'il faut rester « écoutable ». Cela laisse alors une autoroute pour les discours de l'extrême droite qui se nourrit des peurs de la société pour assurer un individualisme et un pouvoir centré sur la préservation des intérêts du capital.

### — Alpha de la JOC Bruxelles :

Il y a aussi une banalisation des paroles et un combat élitiste de la parole que la gauche perd. Quand on regarde les discours sur CNEWS, BFMTV, etc. qui ont un grand audimat, ce ne sont que des discours simplistes, réducteurs, xénophobes où la *fenêtre d'Overton* s'est agrandie et a permis de banaliser des discours remplis de haine.



## En Belgique, la lutte antiraciste est assez importante, quel lien faites-vous dans vos luttes avec ces groupes militants ?

— **Victor :**

L'antiracisme est inséparable de l'antifascisme. C'est une des boussoles de l'antifascisme. On ne peut pas les dissocier. C'est aussi pour cela que nous sommes intransigeants sur les valeurs que nous défendons. Notre rôle et nos engagements sont de soutenir la lutte antiraciste en mettant à disposition notre soutien logistique et d'aider à l'autonomie de ces groupes.

— **Alpha :**

La lutte antiraciste, que ce soit dans le mouvement antifa ou en général dans le mouvement syndicaliste, doit être posée. Actuellement, elle ne l'est pas assez.

Dans beaucoup d'actions, **je remarque surtout une pensée de non-racisme, mais pas d'antiracisme.** Ce sont deux dynamiques distinctes et tant qu'on ne l'aura pas compris, la lutte antifasciste restera simplement une lutte non-raciste. Il est primordial de se questionner sur nos positions, de se demander comment on lutte ensemble, tout en cassant les dynamiques de domination entre militants.

## Vous venez de plusieurs réseaux de lutte. Comment voyez-vous la construction d'un front face à l'extrême droite ?

— **Luc :**

A mon sens, cela commence par redéfinir des fronts sociaux où on apprend à être en désaccord, tout en travaillant ensemble, en créant des espaces, des institutions, et qu'on se mette en mouvement.

Les trois marqueurs essentiels du front antifa de Liège sont d'une part, d'avoir

fait de la lutte contre l'extrême droite, la lutte contre le racisme, la lutte contre le fascisme, des enjeux transversaux à toutes les luttes en bas, à gauche. De faire de ces questions, une priorité qui doit se poser dans tous les réseaux en lutte. D'autre part, c'est de constituer un front large, marqué à gauche, au pluriel et de créer des espaces dans lesquels les gens peuvent échanger, se mettre ensemble pour faire front, peu importe les différences idéologiques qui peuvent exister. Et la dernière chose, c'est d'empêcher par tous les moyens possibles l'extrême droite de mener leurs actions, qu'elles soient électorales ou militantes ou culturelles.

— **Victor :**

Nous ne sommes pas forcément à la recherche absolument d'un lieu unitaire. Ce n'est pas tant que nous ne soutenons pas quelque chose d'unitaire, mais plutôt parce que nous ne soutenons pas forcément une homogénéité totale entre les groupes. Nous avons plutôt tendance à pousser à la multiplicité des discours, des idéologies et des moyens d'action.

**Nous voyons la lutte plutôt comme un réseau de soutien avec toutes les nouvelles initiatives et mouvements de lutte.**

Et en parallèle, à la suite à la droitisation des idées autant chez les partis traditionnels que les partis de gauche, c'est de marquer une rupture entre les réseaux militants de rue et les institutions qui participent d'une certaine manière à cette droitisation. C'est de les pousser à se questionner sur leur positionnement militant.

— **Pietro :**

Pour ma part, je fais un plaidoyer pour l'unité. Je pense qu'il est intéressant d'avoir des militants révolutionnaires, ainsi que les syndicats autour de la table. On a besoin d'éduquer des couches larges de la population sur des positions beaucoup plus à gauche. Le risque, à mon sens, c'est d'être dans le sectarisme.

Je pense que pour le mouvement social, on doit être capable de travailler tous ensemble, marcher séparément avec des organisations différentes, des analyses différentes, des attitudes différentes, mais sur la question de l'antifascisme, on doit être capable de travailler de façon unitaire.

Si on n'est pas capable de bosser ensemble, comment est-ce qu'on croit pouvoir être capable de convaincre les couches populaires, avec les médias de la bourgeoisie qui nous rabâchent tous les jours les mêmes idées de droite ?



# Est-ce que je me sens Africain

Par Mohamed  
« Houari » Mimoun

Réflexion sur l'identité et  
les multiples héritages  
d'un enfant d'immigré.

## Introduction : La question d'où je viens et celle qui me touche vraiment

« Tu viens d'où ? »

Une question si fréquente pour les personnes racisées qu'elle en devient presque un automatisme. Je ne vais pas m'étendre sur cette interrogation, bien qu'elle révèle beaucoup sur les perceptions d'identité.

Aujourd'hui, je veux plutôt répondre à une question qui me bouscule davantage. Une question posée, non par ceux qui doutent de mon appartenance ici, mais par d'autres militants panafricains noirs :

« Est-ce que tu te sens Africain ? »

Cette question n'est pas posée sans raison. Elle vient d'une frustration, d'un sentiment d'injustice, et d'une quête légitime de solidarité. Ces militants, qui portent les luttes historiques et actuelles des peuples africains, cherchent à comprendre où se situent les enfants de la diaspora nord-africaine dans ces combats. Leur question met en lumière des fractures, mais aussi une nécessité de dialogue.

C'est une interrogation complexe, à laquelle il serait tentant de répondre en explorant toutes les facettes de l'identité africaine et ses tensions. Mais avant d'aller plus loin, je dois préciser ce dont je ne parlerai pas ici. Je ne parlerai pas du racisme en Afrique du Nord, bien que ce soit un point de départ crucial pour toute discussion sur ce que certains appellent « *les Arabes* » et leur place dans l'identité africaine.

Je ne parlerai pas non plus des identités amazighes, qui sont pourtant centrales dans l'histoire et dans la culture du Maghreb. Cet oubli collectif autour de la réalité des peuples amazighs mérite une réflexion à part entière.

Enfin, je ne remettrai pas en question les catégorisations de « *Nord-Africains* » et « *Subsahariens* », bien qu'elles soient le fruit d'une histoire

coloniale et politique qui mérite d'être déconstruite.

Ces sujets sont vastes, complexes, et exigent un espace propre. Mais il y a une autre raison pour laquelle je choisis de ne pas m'y aventurer ici : je veux parler avec candeur. Plonger dans ces débats risquerait de détourner l'attention de ce que je souhaite réellement partager dans cet article.

Aujourd'hui, je veux parler de mon lien à l'Afrique à travers l'histoire de mon héritage familial, et de la complexité de mon identité en tant qu'enfant d'immigrés.

## Mon héritage : un homme blanc du côté de la justice

Mon grand-père était un homme blanc. Européen, né en Hongrie, il portait en lui tout ce que l'histoire et les sociétés auraient pu transmettre à un homme de son époque : les préjugés, la supériorité implicite d'un empire colonial, et une armée construite pour asservir.

Et pourtant, son parcours brise tous ces schémas. Mon grand-père a été envoyé par la Légion étrangère française dans les endroits les plus reculés et violents d'Algérie. Là-bas, dans cette guerre coloniale, la torture systématique était une arme, et la déshumanisation des Algériens, une doctrine.

Mais malgré le contexte, malgré le racisme qu'il aurait pu assimiler, mon grand-père a pris une décision inattendue et radicale. Il a vu l'injustice, il l'a reconnue, et il a choisi de la combattre. Il a déserté l'armée française pour rejoindre les rangs de la résistance algérienne.

Pourquoi ? Cette question me hante parfois. Peut-être était-ce son honneur. Peut-être était-ce sa passion pour la justice. Peut-être les deux. Ce que je sais, c'est que cet homme, né dans un pays lointain et envoyé pour

briser une révolte, a versé son sang pour une terre qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait aucune raison d'aimer au départ.

Après la guerre, il a fait un autre choix tout aussi fort : il a décidé de rester en Algérie. Ce pays, qu'il avait découvert dans la violence et la guerre, est devenu sa maison. Il a participé à sa construction, voyant dans son indépendance non seulement une cause pour laquelle il avait combattu, mais une vie qu'il voulait contribuer à bâtir.

Il y a vu ses frères d'armes tomber, et c'est aussi là qu'il a vu naître ses enfants. Il y a vécu jusqu'à la fin de ses jours.

Quand je pense à mon grand-père, une anecdote me revient toujours en mémoire. Un jour, il s'est disputé avec ma grand-mère — elle-même résistante, mais cela est une autre histoire à raconter. Ma grand-mère était furieuse parce qu'il refusait de prendre sa pension de *Moudjahid*, la pension allouée aux résistants de l'occupation française.

Il lui a répondu avec une conviction inébranlable : « *Je n'ai pas combattu pour l'argent. J'ai combattu pour la liberté de mon pays.* »

C'est cette phrase, simple mais puissante, qui résume pour moi l'homme qu'il était.

## L'histoire algérienne et ses cicatrices : entre nation et héritage familial

L'histoire de l'Algérie est celle d'une terre constamment contestée, une nation en devenir qui a vu ses ressources, son peuple, et son identité appropriés par des oppresseurs successifs. Pendant des siècles, cette terre a été sous domination ottomane, espagnole, et finalement française. Ces puissances ont laissé leur empreinte, mais aussi des blessures profondes.

L'indépendance de 1962 n'a pas seulement été une libération politique ; elle a marqué une rupture. Les colons européens, qui formaient une part importante de la population urbaine, sont partis en masse. Certains, par rejet d'un État algérien indépendant, d'autres, par peur de représailles ou d'un avenir incertain.

Malgré cela, l'Algérie a assumé son rôle de nation panafricaine et solidaire. Elle a tendu la main aux mouvements de libération d'Afrique subsaharienne, accueilli des figures révolutionnaires, et pris des positions fermes en faveur de l'anticolonialisme sur la scène internationale.

C'est dans ce contexte de reconstruction qu'a évolué mon grand-père, Mustapha. Ou plutôt, comme ses camarades de guerre l'appelaient souvent : « l'Allemand ». Ce surnom, à la fois affectueux et curieux, lui venait de son origine européenne. Pour eux, il représentait ces autres Blancs qu'ils avaient affrontés ou croisés durant la Seconde Guerre mondiale. Entre un Hongrois et des Algériens unis par le même désir de liberté, quelques mots d'allemand, appris ici et là, suffisaient parfois à communiquer.

(Il faudrait plusieurs livres pour raconter ces anecdotes, mais je referme ici cette parenthèse pour revenir à l'essentiel.)

En 1967, dans cette Algérie marquée par les luttes mais pleine d'espoir, Mustapha et ma grand-mère ont eu une fille : ma mère.

## La génération d'après : ma mère dans une Algérie en construction

Ma mère est née dans une Algérie où tout était à faire. Il fallait reconstruire des institutions, bâtir une économie indépendante, et unir un peuple divers. Mais cette période était aussi marquée par des violences internes, des attentats terroristes, et des tentatives de coups d'État.

Pourtant, malgré ce contexte difficile, ma mère garde des souvenirs paisibles de son enfance. Elle parle d'une époque où l'espoir et la solidarité étaient omniprésents, même si la vie était loin d'être simple.

C'est à travers elle que j'ai appris à voir mon grand-père sous un autre jour. Jusqu'à mes 13 ans, je ne voyais en lui qu'un Algérien comme un autre. Il parlait la langue, vivait pleinement la culture, et je n'avais aucune raison de douter de son identité.

Ce n'est qu'en 2007, lors de l'élection de Nicolas Sarkozy en France, que ma perception a changé. Nous étions autour de la table, et ma mère, avec son humour habituel, a dit en riant : « Regardez, c'est mon cousin ! »

Mes frères et moi étions interloqués : « Comment ça, ton cousin ? »

Elle a répondu en souriant : « Oui, Bouya (son père) est Hongrois, à la base. »

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que mon grand-père était blanc. Jusque-là, je n'avais aucun doute : c'était un Algérien, un homme de cette terre.

Plus tard, j'ai eu une conversation marquante avec lui. Il m'a expliqué que ma fratrie et moi avions des origines tatares, et il souhaitait que nous renouions avec sa famille en Hongrie. Cette famille, qui l'avait longtemps cru mort, avait perdu tout contact avec lui pendant des décennies.

Un jour, il a réussi à retrouver sa sœur. Lorsqu'ils se sont parlé pour la première fois depuis des décennies, elle était stupéfaite qu'il se souvienne encore de sa langue natale. Cette mémoire, intacte malgré le temps et la distance, était peut-être le seul lien qu'il avait conservé avec son passé hongrois.

Et pourtant, Mustapha n'a jamais mis cette part de lui en avant. Ce n'est qu'au crépuscule de sa vie qu'il en a parlé, comme pour fermer un cercle.

Pour lui, l'essentiel n'était pas d'où il venait, mais ce qu'il avait choisi : l'Algérie, ses combats, et sa famille.

## L'identité des enfants d'immigrés : entre défense, malice et appartenance

On me renvoie souvent à mes origines, et cela ne vient pas seulement des personnes blanches. Parfois, je suis Tunisien. Parfois, Marocain. Mais rarement Algérien.

Essayer de deviner l'identité d'un Nord-Africain, c'est un peu comme jouer aux fléchettes. Si on n'y connaît rien, on lance des suppositions sans réelle conviction. Si on a des connaissances superficielles, on s'appuie sur des stéréotypes innocents, mais souvent maladroits. Et il y a la troisième option : refuser le doute et affirmer, avec aplomb, des généralités comme : « Vous, les Marocains, vous faites toujours comme ça. »

J'ai appris à naviguer dans ces projections, parfois en souriant, parfois en jouant le jeu.

Parfois, je m'amuse. Je dis à mes camarades ou amis, avec un air faussement sérieux : « Je ne suis ni Arabe, ni Africain. Je suis un Blanc ! Je suis Belge, d'origine Austro-Hongroise. Et franchement, je dirais même que je suis plus Européen que Sarkozy ou Marine Le Pen. »

Cette provocation légère, teintée d'humour, me permet de brouiller les pistes, de jouer avec les étiquettes qu'on voudrait me coller. Cela déstabilise, amuse ou fait réfléchir. Car, au fond, pourquoi pas ? Si l'identité se résumait à une histoire de sang, de territoire ou de culture, mon arbre généalogique ferait de moi un Européen plus « authentique » que bien des figures politiques qui s'érigent en gardiens de l'identité continentale.

Mais derrière cet humour se cache une réalité plus profonde. Je vais fonder

une famille ici, en Europe, avec mon épouse née ici. Et probablement, c'est ici que je finirai mes jours.

Quand ce moment viendra, je sais que j'aurai besoin que mon corps soit enterré ici, sur cette terre. Pas par rejet de mes origines, mais pour que mes enfants, et peut-être mes petits-enfants, puissent venir me rendre visite facilement.

Souvent, quand je vois dans les yeux de mon interlocuteur qu'il est persuadé que je suis Marocain ou Tunisien, je ne le corrige pas. Je lui offre la satisfaction d'avoir « bien deviné », tout en espérant avec amusement qu'il ne me posera pas trop de questions sur la ville dont ma famille viendrait au Maroc ou en Tunisie.

Il y a une forme d'absurdité dans ces échanges. Ces identités nord-africaines sont tellement mêlées dans l'imaginaire collectif que, même lorsque je précise être Algérien, la conversation prend souvent une tournure familière. Une phrase revient toujours, presque comme un rituel : « Nous sommes tous les mêmes, de toute façon. Tous des frères. »

Cette phrase, je l'ai souvent entendue chez le boucher ou l'épicier marocain du coin. Et si elle traduit une belle idée, celle d'une unité nord-africaine, elle dissimule aussi les fractures invisibles entre ces identités. Parce que derrière cette fraternité proclamée, il y a des histoires de frontières, de différences culturelles, de rivalités politiques, et parfois même de tensions mal digérées.

Mais moi, dans ces moments, je ne cherche pas à les déconstruire. J'accepte cette vision simplifiée et apaisante, non pas parce que je la crois totalement, mais parce qu'elle rend les choses plus faciles.

Être « Nord-Africain » en Europe, c'est naviguer entre ce que l'on est, ce que l'on croit être, et ce que les autres projettent sur nous. Et si, pour beaucoup, cela semble une source d'inconfort, j'ai appris à en faire un jeu.

Je ne suis ni uniquement Marocain, ni Tunisien, ni même strictement Algérien. Je suis un peu tout cela dans l'œil de l'autre, et parfois, juste pour brouiller les cartes, je deviens aussi un « Belge blanc Austro-Hongrois ». Mon identité n'a jamais été une simple étiquette à deviner. Elle est un voyage, une accumulation d'histoires, une pluralité qui ne rentre dans aucune case préconçue.

Et c'est peut-être dans cette fluidité, entre racines et devenir, que se trouve ma vraie identité.

## Conclusion : Une identité en question

Avant de répondre à la question dans le titre, je vais inverser les rôles et me permettre de poser deux petites questions à mon tour. Avec tout ce que vous savez de moi, tout ce que j'ai partagé ici : **est-ce que j'ai le droit de me sentir Africain ?**

Et maintenant, avec tout ce que vous savez de vous-même : **est-ce que vous êtes vraiment qui vous pensez être ? Est-ce que vous, vous avez le droit de vous sentir qui vous êtes ?**

Dans ces quelques lignes, je n'ai parlé que d'une moitié de mon identité peut-être même le quart. Mon histoire, ma réflexion, ont été centrées sur ma mère, mon grand-père, et ce qu'ils m'ont transmis. Mais mon identité a aussi été façonnée par mon père ou mes grands-mères, dont je ne parlerai pas ici, pour des raisons de format et de temps.

C'est un exercice périlleux que d'essayer de se définir. Quand cela semble trop facile, peut-être est-ce parce que nous n'avons pas assez cherché les réponses à nos questions. Ou alors, peut-être avez-vous la chance que cela soit évident pour vous.

Mais pour moi, l'identité reste une énigme, un processus en mouvement. J'attends d'en parler avec vous. Et

peut-être, si le cœur vous en dit, de vous lire.

Je vais enfin vous répondre. **Alors, est-ce que je me sens Africain ?**

Oui. Autant que je me sens Européen. Car si je suis le produit de mes racines, ma vie, elle, s'enracine aujourd'hui dans cette Europe où je vis, où j'aime, et où je construis mon futur et le nôtre.

# BD anti-coloniale

Par Serge Hamels

Depuis plusieurs numéros de notre magazine, nous avons décidé de centrer notre BD autour du thème de la décolonisation.

Dans cette BD, nous avons commencé notre voyage avec une visite d'un nouveau musée anti-colonial à Tervuren qui nous embarque dans le passé et nous amène à voir l'histoire coloniale sous un autre angle.

N'hésitez pas à relire nos anciens numéros sur notre site pour débiter ce voyage dans le passé colonial.

Le bois qui pleure, la terre qui saigne

Nous nous retrouvons à Tervuren pour la suite de notre visite anti-coloniale. Après notre pause déjeuner, nous irons dans la colonie à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, rejoindre Alice, une femme qui va se dresser face à la puissance royale avec comme seule arme un appareil photo.



À l'époque, dans son fameux chalet norvégien rue Bréderode, le roi Léopold II fulmine: sa colonie est un gouffre financier.

Mais son sauveur arrive: Dunlop invente la chambre à air en caoutchouc pour aider son neveu qui a du mal à rouler avec son tricycle sur les chemins aux pavés disjoints.



Pendant ce temps, Alice Sealey Harris, notre héroïne, arrive dans la région d'Ubangi. « Mon mari et moi, Sommas venus au Congo en tant que missionnaires pour une période de sept ans. Au départ, j'enseignais dans une école. »

« J'ai acheté un Brownie, un appareil photo rudimentaire conçu par Kodak pour être vendu en masse à un prix abordable. »





«C'est pendant notre séjour là-bas que les relations, au début amicales, sont devenues tendues avec les exploitants caoutchoutiers. Les Belges principalement car de son côté, Léopold II mettait la pression à ses employés.»



Le roi veut exploiter au plus vite les forêts d'arbres à latex sauvage avant l'arrivée à maturité des arbres des plantations agricoles et tirer parti de la flambée des prix du caoutchouc, devenu indispensable à l'industrie automobile pour ses pneus.



«Au village, les soldats veulent posséder une femme. Les sentinelles chargées de la surveillance de l'atchent les plus jolies et les violent.»

«Nous sommes obligés de grimper de plus en plus haut et les accidents arrivent. Sur le chemin de retour, j'ai passé près d'un homme abandonné là qui s'était brisé le dos en tombant.»



«Quand ils ont faim, ils pillent les vivres qu'ils trouvent sur place.»

Au départ de la troupe, la famine touche le village, puisque nous sommes partis et que les femmes sont enfermées, personne n'a semé les futures récoltes.»



«Un matin, j'étais seule quand j'ai vu arriver un homme porteur d'un bien étrange fardeau : des petites mains et pieds coupés, appartenant à sa fille Boali.»

Cette photo fera le tour du monde.



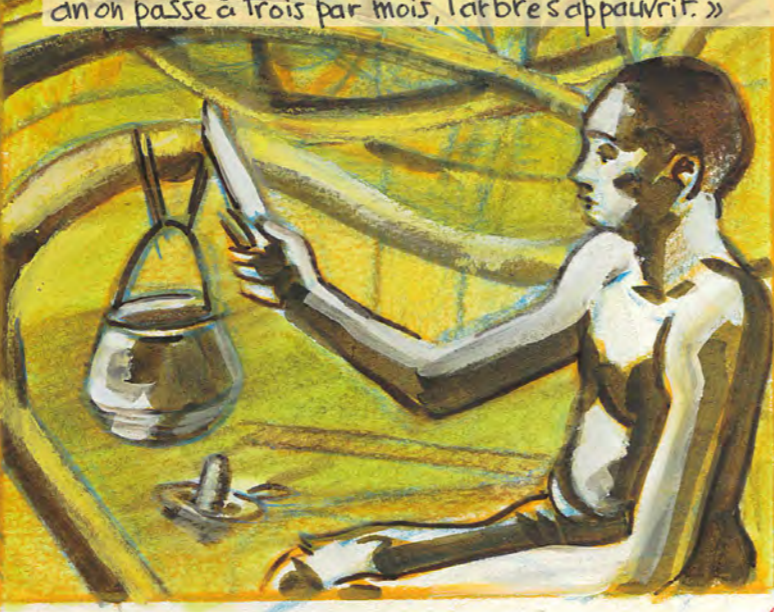
L'homme s'appelle Nsala de Wala, il explique les pratiques des envoyés royaux chargés de la récolte.

«Le représentant est arrivé en pirogue avec un officier belge de la force publique. Ses soldats qui le suivent, commencent leur pillage. Ils s'attaquent à nous jusqu'à ce qu'ils s'emparent de nos femmes. Ils les gardent en otage pour s'assurer de notre docilité.»



«De son côté, l'émissaire nous oblige à partir en forêt saigner les arbres pour récolter le latex, un liquide blanc qui coule le long des troncs entaillés. Mis sous pression par la compagnie, ses exigences sont démesurées.»

«Ce sont les mains de ma petite fille que je porte parce que je ne suis pas allée assez vite. De nombreuses vies disparaissent par manque de soin. Et puis nous parlons trop souvent, d'une saignée par an on passe à trois par mois, l'arbre s'appauvrit.»



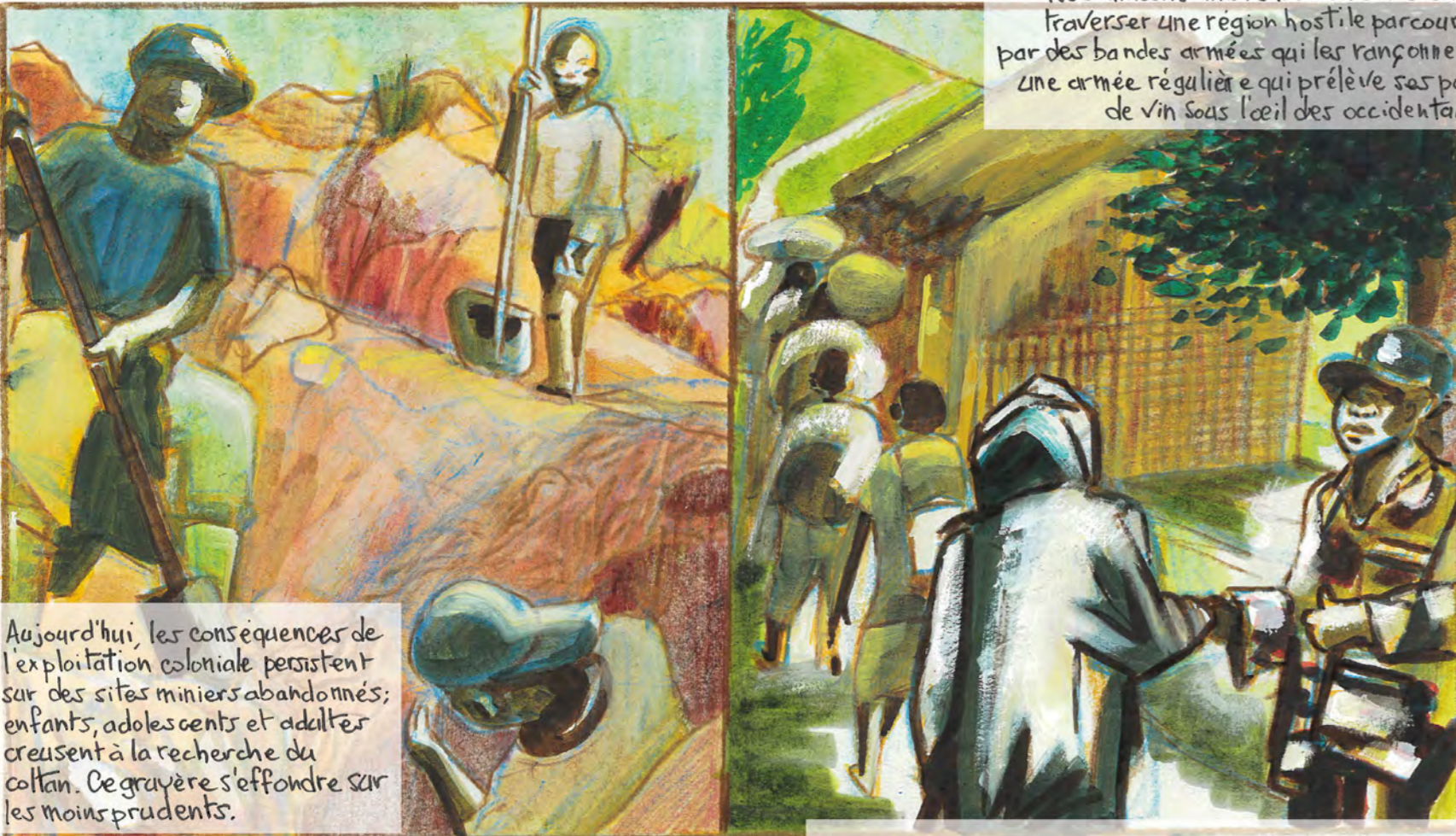
«Dernier souvenir que les soldats nous laissent: la petite vérole. À bout de force, notre immunité diminuée, nous ne résistons pas bien à cette maladie inconnue jusqu'à là.»

La cupidité d'un roi provoque des milliers de morts, les estimations arrivent jusqu'à 50% de la population qui disparaît suite à l'exploitation intensive du caoutchouc.



«À mon retour, j'ai vu flotter sur le lac des cadavres à la main droite coupée, des corps pendant dans les branches. Une main, une balle, un mort. Quand un village refuse de collaborer, ils le brûlent.»

Nos mineurs amateurs doivent ensuite traverser une région hostile parcourue par des bandes armées qui les rançonnent, une armée régulière qui prélève ses pots de vin sous l'œil des occidentaux.



Aujourd'hui, les conséquences de l'exploitation coloniale persistent sur des sites miniers abandonnés; enfants, adolescents et adultes creusent à la recherche du coltan. Ce gravère s'effondre sur les moins prudents.

Arrivé au village, le minerai est centralisé, il est payé aux mineurs une somme dérisoire, début d'une chaîne où chaque maillon s'enrichit, peu inquiet sur sa provenance.



Acheminé par avion, le minerai est affiné en Europe ou aux États-Unis avant de rejoindre la Chine où on l'utilise pour la fabrication des smartphones, ordinateurs et batteries.

Partout dans le monde, son origine a la couleur du sang.



## NOS FÉDÉRATIONS

**BRUXELLES**  
Rue d'Anderlecht, 4. 1000 Bruxelles  
Tel : 0485 82 99 40 - bruxelles@joc.be  
Facebook/Insta : joc Bruxelles

**CHARLEROI**  
Boulevard Tirou, 167. 6000 Charleroi  
Tel : 0494 98 73 56 - charleroi@joc.be  
Facebook : Joc Charleroi  
Insta : joc\_charleroi

**LA LOUVIÈRE**  
Rue du Marché, 6. 7100 La Louvière  
Tel : 0465 99 80 29 - joclouviere@joc.be  
Facebook : Fédération Joc La Louvière  
Insta : joclouviere

**LIÈGE**  
Rue Saint-Thomas, 32. 4000 Liège  
Tel : 0479 69 81 44 - jocieliege@joc.be & liege@joc.be  
Facebook : Joc Liege  
Insta : joc\_liege

**VERVIERS**  
Rue du Palais, 25. 4800 Verviers  
jocverviere@joc.be  
Facebook/Insta : Joc Verviers

**MONS**  
Rue Marguerite Bervoets, 10. 7000 Mons  
Tel : 0492 29 80 85 & 0492 29 80 86 - mons@joc.be & jocmons@joc.be  
Facebook : JOC Mons - Borinage  
Insta : joc\_mons

**NAMUR**  
Rue de l'Avenir, 3. 5000 Namur  
Tel : 0492 29 80 97 - namur@joc.be  
Facebook : Joc Namur  
Insta : Jocnamur

**TOURNAI**  
Rue Gallait, 5. 7500 Tournai  
Tel : 0492 29 80 98 - tournai@joc.be  
Facebook : JOC Wapi- Tournai  
Insta : jocwapi

**SECRETARIAT - NATIONAL**  
Rue d'Anderlecht, 4. 1000 Bruxelles  
Tel : 02 513 79 13



**RETROUVEZ-NOUS SUR**

[WWW.JOC.BE](http://WWW.JOC.BE) — FACEBOOK & INSTA : JEUNESSE ORGANISÉE ET COMBATIVE